

Enseigner les génocides et les crimes de masse du XXe siècle : histoire, mémoire et justice

Lundi 09 janvier 2023 – Lycée Bergson, Angers

Enseigner la Shoah à travers la littérature
Maxime DECOUT, professeur de littérature française à Sorbonne Université

La Shoah a arrêté l'émergence d'une littérature qui a débuté à l'aube du XXe siècle avec la publication *Des poèmes juifs* et la renaissance juive des années 1920. Toute cette littérature était portée par l'idée qu'il était possible de créer une littérature spécifiquement juive ce qui est abandonné après la Shoah. La Shoah pulvérise les cadres de la pensée et de l'écriture mais elle pousse aussi la littérature à se réinventer. Cela va nourrir de nombreux débats notamment autour de son caractère indicible. Il y a aussi des polémiques autour de la fiction et de la poésie sur la Shoah. Elles sont suspectées de dénaturer les faits, de ne pas correspondre à quelque chose de factuel. Avec toutes ces prises de position, les œuvres évoluent tant sur les formes que sur les objectifs. La littérature finit par trouver des outils pour dire son impossibilité. L'expression « littérature de la Shoah » est ambiguë car elle recouvre des œuvres très diverses.

Le témoignage

C'est une part importante. Pourtant, les témoignages sont souvent reçus comme des documents et cela au détriment de leur statut d'œuvre littéraire. Primo Lévi participe à cela en mettant en avant le caractère scientifique de son œuvre ce à quoi son style d'écriture contribue.

De plus, on note qu'une bonne partie des textes portent sur les camps de concentration et non sur les centres de mise à mort donc ils ne parlent pas de la Shoah à proprement parler. Helen Berr tient un journal en France ou Etty Hillesum à Amsterdam, les membres des Sonderkommando aussi écrivent donc il y a bien des personnes qui se questionnent sur l'anéantissement.

Voir aussi : (dir.) Philippe MESNARD, *Traces de vie à Auschwitz*, éditions Bords de l'eau, 2022, 154 pages (introduction d'Abraham Levite).

Ce sont des témoignages des déportés politiques qui sont publiés en premier :

- David Rousset, *L'univers concentrationnaire* en 1946 aux éditions du Pavois (il reçoit le prix Renaudot la même année)
- Robert Anthelme, *L'espèce humaine* en 1947 aux éditions de la Cité Universelle puis Gallimard en 1957.

On ne distingue pas encore les déportations mais la Shoah est perçue dans ces textes qui ont cependant une vocation universelle. Chez David Rousset le texte est un essai, la partie récit est assez réduite, il emploie peu le « je » afin d'universaliser son témoignage. Le but est de poser des faits et d'aider à comprendre. Les textes ont aussi une visée politique d'influence marxiste pour réfléchir sur l'homme et la société. Ces textes vont poser un modèle par rapport auquel les autres textes vont devoir se positionner.

Le texte de Primo Lévi, *Si c'est un homme*, est écrit entre 1945 et 1947. Il est publié en 1947 mais à faible tirage par un éditeur indépendant, il passe inaperçu. C'est avec la publication de *La trêve* en 1963 et la 2^e édition de *Si c'est un homme* qu'il connaît le succès.

En France, c'est le texte d'Elie Wiesel, *La nuit*, qui est publié en 1958. Le premier manuscrit s'appelait *Et le monde se taisait*, il est écrit en yiddish mais la publication française est expurgée, plus courte et montre l'échec des missions imparties à la littérature : éclairer et comprendre. C'est un texte désabusé qui renonce à faire la lumière sur ce qui s'est passé.

La poésie à travers l'exemple du poème de Benjamin Fondane

Benjamin Fondane un poète roumain qui arrive en France en 1923, il s'appelle Benjamin WESHLER et prend le nom de Fondane. Son premier recueil s'appelle *Ulysse*. Il évoque l'exil et les persécutions contre les Juifs. Ulysse y est judaïsé.

B. Fondane souhaite réunir son œuvre sous le titre : *Le mal des fantômes*. En 1934, il écrit le poème « l'exode ». Il le retravaille entre 1942 et 1943 pour ajouter une préface en prose. Il n'est pas encore interné à Drancy. Il est écrit en vers libres avec un souffle qui a la particularité d'être adressé à la figure du lecteur « les hommes des antipodes » c'est-à-dire ceux qui ne sont pas juifs. Le texte semble envisager sa survivance à travers les siècles grâce au poème. Ce texte doit aussi être lu au regard de l'antisémitisme sur le temps long. Il y a notamment de nombreuses références au *Marchand de Venise* de Shakespeare avec la voix de Shylock, usurier avare et honnis qui lui aussi fait la même revendication. Cependant Fondane s'éloigne du droit à la vengeance que demande Shylock.

La fiction

Elle a déclenché de nombreux débats et polémiques dès 1959 avec la parution du *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart et qui décroche le prix Goncourt. Ce roman raconte la vie de la famille Lévy depuis le Moyen-Âge et à chaque génération il y a un Juste et le dernier est Ernie Lévy. La principale particularité de ce texte est d'être une fiction mais aussi de ne pas isoler la Shoah des autres persécutions contre les Juifs et de l'histoire du judaïsme. On lui reproche d'aligner la Shoah sur les persécutions du Moyen Age et donc d'amoindrir la spécificité de la Shoah. Cependant c'est un des rares textes qui tente de sauver la culture yiddish. Avec l'attribution du Goncourt, la polémique explose car il est accusé de plagiat, d'erreurs mais on l'accuse surtout d'écrire une fiction sur la Shoah. De plus, il est jugé illégitime car il n'a pas été déporté. Ces débats très forts en France ne se posent pas aux États-Unis. Claude Lanzmann donne une visibilité à ce débat puisqu'il s'oppose à la possibilité d'une fiction sur la Shoah notamment aux films comme *La liste de Schindler* de Steven Spielberg, *La vie est belle* de Roberto Benigni ou *Jan Karski* de Yannick Haenel. Il dit que Spielberg crée « de fausses archives ».

Il y avait pourtant eu d'autres publications avant *Le dernier des Justes* et elles n'avaient pas fait polémique. C'est le cas de *La mort est mon métier* de Robert Merle avait été publié en 1952 ou *Les jours de notre mort* de David Rousset. En 1961, une autre fiction paraît, elle est écrite par Piotr Rawicz un déporté polonais qui écrit en français *Le sang du ciel*. Même si c'est une fiction, il retranscrit ce qu'il y a vécu. Le roman choque en raison de son humour noir et de la sexualité transgressive qu'il exhibe. C'est une écriture expérimentale et il se place délibérément hors des canons de la littérature de la Shoah. On peut également citer Hannah Langfus romancière polonaise qui écrit en français. Elle a connu les ghettos de Lublin, elle est arrêtée et torturée. Elle écrit *Le sel et le souffre* en 1960 publié chez Gallimard. Ensuite, elle

publie *Les bagages de sable* en 1961. Le livre obtient le prix Goncourt, elle écrit aussi *Saute Barbara* en 1965. Ces deux récits annoncent une transformation dans la littérature qui porte sur la Shoah. On passe vraiment à une littérature d'après la Shoah puisque ces textes évoquent des rescapés à la dérive, ce sont des survivants plus que des vivants. Ils sont hantés par les fantômes de leurs proches assassinés. C'est ce que Freud décrit quand il explique que lorsque le deuil ne se fait pas, les personnes peuvent céder à une profonde mélancolie. Les personnages vivent dans le monde des morts. On note aussi l'effacement de la personnalité juive de ses personnages. On n'a pas les brouillons d'Hannah Langfus donc on ignore la place de l'éditeur mais ses personnages n'ont pas de noms juifs, elle efface cette référence. Le lecteur n'en a plus besoin, les persécutions subies sont suffisantes pour que les lecteurs comprennent que les personnages sont juifs.

On peut aussi citer *La danse de Gengis Cohn* de Romain Gary. C'est un livre très drôle qui raconte l'histoire d'un ancien SS, Shatz, qui est hanté par un « dibbuk », c'est un fantôme qui dans la tradition juive vient hanter les vivants. Ce SS a assassiné un comique juif *Gengis Cohn* qui au moment de mourir lui montre ses fesses. Après la guerre, Shatz devient commissaire de police mais il est hanté au point de parler yiddish (il doit donc acheter un dictionnaire pour comprendre ce qu'il dit), il a peur de se laver les mains car « il ne sait pas qui est dans le savon », il n'ose pas allumer le gaz...

La littérature d'après

La Shoah va hanter de nombreuses œuvres comme celles de Michel Tournier ou Marguerite Duras. Cela favorise une « littérature d'après la Shoah » et qui se développe chez des auteurs qui ne sont pas des témoins. Romain Gary a écrit *Les cerfs-volants* c'est un texte sur l'occupation. C'est l'histoire de Ludovic Fleury qui est hyper mnésique. Il vit chez son oncle, Ambroise, surnommé « le facteur timbré » car il est passionné par les cerfs-volants. Une petite résistance se met en place. La fin du texte va aborder la question de la déportation avec la rafle du Vel d'Hiv. C'est le dernier roman qu'il publie avant son suicide.

Dans ces années 1970-80, on assiste à toute une série de renouveau de l'écriture ce qui permet de sonder le vide, l'absence de transmission et d'identité juive. Ces œuvres tournent autour de la Shoah mais sans l'aborder frontalement car elles interrogent surtout ses répercussions.

W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec est publié en 1975. Perec est issu de parents polonais immigrés en France. Il perd son père au début de la guerre, tué par blessure de guerre et sa mère est déportée à Auschwitz en 1943. Elle avait confié son fils à un convoi de la Croix Rouge et il grandit dans le Vercors. La disparition de sa mère plane sur l'ensemble de son œuvre. Il met du temps à aborder la question de son identité et du génocide.

Son premier roman publié : *Les choses*, porte sur la société de consommation. Les personnages du livre n'ont pas de famille, de nom, ils combler le vide en accumulant des objets. Ensuite il écrit *Un homme qui dort*, écrit à la 2^e personne du singulier qui rapproche et met à distance le lecteur. C'est un étudiant en sociologie qui n'arrive pas à se rendre à un examen et reste enfermé chez lui. Il n'ouvre pas quand ses amis viennent frapper. Dans la 2^e partie, il erre notamment la nuit ce qui rappelle le juif errant. Mais la question n'est pas abordée. C'est en 1969 qu'il écrit *La disparition*. C'est un lipogramme, ce qui consiste à se passer d'une lettre de l'alphabet, ici le « e », c'est-à-dire la lettre la plus utilisée de la langue

française (80% du lexique). C'est un projet en lien avec l'Oulipo qu'il intègre en 1967. Il s'entraîne à réécrire des textes en lipogramme. Quand on regarde l'histoire du manuscrit c'est une histoire policière puis il remanie le roman qui devient un roman familial. C'est une enquête à propos d'une disparition en chaîne qui affecte tous les membres d'une même famille. On comprend à la fin qu'ils sont tous membres d'une même famille et ils sont exterminés car ils sont nés. C'est une sorte de métaphore indirecte de la Shoah notamment parce que la plupart des morts sont gratuites et arithmétiques. La disparition des personnages réverbère la disparition du « e » sachant que les personnages évoquent les lettres de l'alphabet qui manquent. Il manque aussi le 5^e chapitre puisque le e est la 5^e lettre de l'alphabet. Il a de nombreuses séries de 26 éléments où il manque le 5^e. Mais Perec était plutôt déçu car il trouvait que c'était trop voyant.

Il faut attendre 1975 avec *W ou le souvenir d'enfance* pour qu'il parle directement de la Shoah. C'est une biographie singulière qu'il avait débutée sous forme de feuilletons. Le texte repose sur l'alternance entre fiction et chapitres autobiographiques sur son enfance pendant la guerre (dont il dit qu'il n'a pas de souvenir). Un chapitre porte sur le jour de sa naissance où il a fait la liste de tous les événements survenus ce jour-là. Il explique qu'il croyait que c'était le jour de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne ce qui est faux mais il choisit de le garder. Dans la partie fictionnelle, le personnage principal est Gaspard Winckler, c'est lui qui mène une enquête sur un enfant disparu après un naufrage et cet enfant porte le même nom que lui (comme George Perec adulte qui se penche sur l'histoire de George Perec enfant). Dans la deuxième partie, un chapitre autobiographique disparaît et modifie donc l'alternance. Le chapitre débute sur une île qui s'appelle W où le sport est roi et où on organise des compétitions. Cet univers qui semble être une utopie est en fait une dystopie puisque les sportifs sont torturés et font penser aux camps de concentration. D'ailleurs Perec donne une clé de lecture en citant une partie de *L'univers concentrationnaire* de Rousset dans laquelle il compare l'univers concentrationnaire et le sport. Le point central est la disparition de sa mère et notamment la séparation à la gare de Lyon. Cette scène revient 3 fois et on comprend que ce récit est en partie reconstruit car l'enfant Perec a avec lui un album de Charlot parachutiste ce qui est impossible depuis la sortie du film *Le Dictateur*. Ce détail montre en fait l'impossibilité de se souvenir de la séparation avec sa mère. De plus, dans la partie fictionnelle, il décrit la mort de la mère de Gaspard Winkler qui s'appelle Cécilia. Elle meurt lors du naufrage et on retrouve les traces de ses ongles sur le bois du navire. Or, Perec avait vu une exposition après la guerre et avait été très marqué par le fait que dans les chambres à gaz on avait retrouvé les traces des ongles. Il met en échec l'enquête sur Gaspard comme si les enquêtes sur les disparus étaient impossibles ce qui est très différent de ce que l'on voit aujourd'hui.

Au théâtre

On peut citer la pièce de Jean-Claude Grumberg, *L'Atelier*. C'est l'histoire de la vie de cet atelier de 1945 à 1952 et les employés racontent leurs vies pendant la guerre. La pièce aborde la non reconnaissance du génocide par l'administration. Elle marque une étape forte dans la littérature des générations suivantes. Simone est une ouvrière juive et elle cherche à obtenir des papiers suite à la mort de son mari. Elle obtient un papier sur lequel il est noté que son mari est mort à Drancy. La question de la reconnaissance par l'administration est abordée.

Les enquêtes sur les disparus

Grumberg a aussi écrit *Mon père, inventaire* qui s'inscrit dans un genre contemporain celui de l'enquête et de la non-fiction. On retrouve dans ce genre *Dora Bruder* de Patrick Modiano qui paraît en 1997. Modiano mène une enquête pour reconstituer la vie d'une jeune fille juive à partir d'une publication d'un avis de recherche de ses parents dans *Paris-Soir*. Il a d'abord écrit *Voyage de noces* qui est une fiction sur une jeune femme appelée Ingrid qui aurait fait une fugue et que le narrateur retrouve après-guerre. Il reprend ce texte pour mener une véritable enquête. *Dora Bruder* est une véritable enquête, il est d'ailleurs aidé par Serge Klarsfeld qui n'est pas cité dans le récit (ce qui fait polémique à sa publication). L'enquête ne parvient pas à faire la lumière sur ce qui s'est passé et elle préserve une partie de l'énigme de qui était Dora Bruder. Avec l'échec de son enquête il préserve le secret dans lequel était Dora Bruder qui a échappé aux listes établies par les nazis et l'administration française.

Le texte *Les disparus* de Daniel Mendelsohn (Flammarion, 2007) lance une vague sans précédent sachant qu'il part de presque rien et parvient à un texte très volumineux ce qui montre que les traces peuvent être trouvées et peuvent raconter une histoire :

- Ivan Jablonka, *Histoire des grands parents que je n'ai pas eu*, Seuil, 2012
- Marianne Rubinstein, *C'est maintenant du passé*, Éditions verticales, 2009.
- Marcel Cohen, *Sur la Seine intérieure*, Gallimard, 2013.

Questions :

Quel est l'avis de Monsieur Decout sur l'expression « littérature du témoignage » ?

On préfère parfois l'expression « œuvre témoignage ». On est dans l'œuvre littéraire quoiqu'il arrive, il y a une mise en récit donc un travail d'adaptation. La dimension esthétique est donc à prendre en compte. Dans le témoignage littéraire ou l'œuvre témoignage les auteurs excluent la fiction mais pas les procédés littéraires donc on peut les ranger dans la catégorie de l'autobiographie.

Le témoignage est-il thérapeutique ?

La thérapie par l'écriture sur ce sujet est très limitée puisque beaucoup d'auteurs se sont suicidés ensuite (c'est le cas de Primo Lévi et de Piotr Rawicz). Chez Jorge Semprun, on note qu'il se rend compte que s'il écrit cela va le tuer et c'est pour cette raison qu'il repousse l'écriture de *L'écriture ou la vie*.

Y a-t-il des exemples de femmes qui écrivent sur la Shoah ?

Monsieur Decout rappelle qu'il a cité Helen Berr, Etty Hillesum ainsi qu'Hannah Langfus.

Il ajoute Charlotte Delbo : elle se laisse une longue période avant de publier ses textes, elle fait un très important travail sur l'écriture, elle intègre notamment des poèmes.

On peut aussi penser à Ruth Klüger qui écrit *Refus de témoigner* (1997).

Notes prises par Madame Riselaine Chapel, professeure d'histoire-géographie au lycée Carcouët à Nantes et correspondante académique du Mémorial de la Shoah.

